

LE MONDE DES FOUS EST INFINI

Poli Gyronnase



Poli GYRONNASE

Le monde des fous est
infini

© Poli GYRONNASE, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-4366-3

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Biographie de l'auteur

Poli GYRONNASE a cinquante ans, il est marié et père de deux filles. Il a toujours démontré de l'enthousiasme et de l'humour avec ses collègues. C'est vrai qu'il en fallait pour accepter l'envers du décor de la société civile et du monde policier. C'est l'écriture qui l'a sauvé. Après 18 ans de service actif et ne soupçonnant plus aucun avenir dans cette ingrate profession, sa démission coulait de source.

En se reconvertissant dans un univers plus feutré, plus calme et moins extraordinaire, celui de la banque-assurance, il peut subvenir aux besoins de ses enfants, en toute sérénité. En réalité, Poli apprécie son nouveau métier d'assureur-conseiller-financier, mais il lui manque son côté fantasque. Ses écrits salvateurs ont réveillé en lui son sens de l'originalité et de l'abracadabrantésque. Il a pris goût à l'écriture au point d'en devenir addict. C'est au cours de cette nouvelle profession de financier que Poli a tout compris. « Il a perdu le sens de l'humour, depuis qu'il a le sens des affaires. Au fond, il n'a qu'un seul regret. Il ne fait pas ce qu'il aurait voulu faire. Il aurait aimé être un auteur, pour pouvoir inventer sa vie ». Poli GYRONNASE, ex flic reconverti dans la finance, aurait voulu être un artiste.

En 2019, Poli tombe par hasard sur le concours littéraire « les manuscrits oubliés ». Ce challenge lui permet de ressortir du tiroir l'ébauche de son livre « le monde des fous est infini », et de le finaliser. Il plonge dans la merveilleuse aventure de l'autopublication avec la maison d'auto édition Librinova.



« Quand je peins des voleurs de chevaux, je ne dis pas qu'il est mal de voler des chevaux. C'est l'affaire du Jury et non la mienne ».

TCHEKHOV

Préface

Depuis 12 ans, mon manuscrit traîne dans un tiroir de ma commode. Au début, mes écritures se limitaient à la rédaction de nouvelles. Il s'agissait de plusieurs histoires se rapprochant d'une « certaine réalité policière ». J'utilisais une vieille machine à écrire de marque Triumph. Je fumais des clopes en buvant de la bière cerise. Je me prenais pour Jean Paul Belmondo dans le film « le Magnifique » (il jouait le rôle d'un écrivain farfelu qui tentait de venir à bout de son 43e roman). Plus tard, j'intégrais mes nouvelles dans un roman-policer-fiction. Les touches de ma machine à écrire résonnaient fort. Elles racontaient l'histoire d'un flic déçu de son métier et persuadé de ne pouvoir offrir une vie de rêve à sa chère et tendre. Il l'entraînera alors dans sa propre folie, celle d'un braquage. Le début et la fin du manuscrit relataient le casse, à l'intérieur de ce roman, ses nouvelles témoignaient de son écœurement grandissant de la société civile, et surtout, de son métier. Elles expliquaient peut-être les raisons de sa chute dans la criminalité. Le mode opératoire atypique, leur déguisement loufoque, la découverte et la lecture des nouvelles par sa femme en pleine cavale, et une fin du roman imprévisible, feront de cette histoire une réelle thérapie pour le flic que j'étais.

Pourquoi avoir rédigé des nouvelles ? Car le métier de policier est très complexe, il n'est pas linéaire ni même binaire. Il offre tellement de visions sur la nature humaine qu'il se doit d'être raconté en plusieurs chapitres. Il est difficile à faire entendre, à faire comprendre. Il est d'ailleurs inexplicable. C'est comme tenter d'expliquer la couleur verte à un aveugle de naissance.

Par l'écriture, j'ai peint des scènes de vie policières. L'absurdité, la misère, la

peur, le bonheur, la mort, le mensonge, la force, l'humour, l'horreur, le rire, la lâcheté, la peine, la colère, le courage, la folie, la violence, toutes ces émotions ou ces sentiments ont été abordés. Mon regard a pu être optimiste et d'autres fois beaucoup plus sombres. Les relations humaines étant complexes, l'écriture m'a permis d'accepter ce que je voyais, sentais, entendais, touchais, et ce que j'étais forcé d'avaler dans le cadre des diverses missions qui m'étaient confiées. J'avais besoin de partager mon regard sur les moments de l'existence, de pousser la réflexion sur des événements souvent anodins, parfois générateurs de tsunamis relationnels. Le mélange de rationalité, de romance et de fiction m'aidait à verbaliser mes pulsions et accepter ce monde de fou.

C'est en cherchant la vérité dans mes textes que ma machine à écrire Triumph de cette époque a fait jaillir des étincelles d'espoir : ces dernières m'ont sûrement évité le pire. À l'instar d'un génie imprévisible enfermé dans sa lampe merveilleuse par son propriétaire, je n'ai jamais osé ressortir ce manuscrit : la peur de retrouver les démons du placard, la peur de ce qu'ils pouvaient occasionner sûrement. Je l'ai emprisonné dans mon tiroir. Aussi, j'étais persuadé d'avoir enfermé et caché à l'intérieur de ce livre la partie la plus étrange de ma personne : l'histoire d'un fou parmi tant d'autres qui vivait dans un monde infini. Aujourd'hui, après avoir « fait son temps », ce manuscrit a recouvré sa liberté, tout comme son auteur à l'issue de sa démission de la Police Nationale.

Poli GYRONNASE

Bien qu'inspirés de faits « irréels », les personnages et les évènements décrits dans cette histoire pourraient être authentiques...

À mon père,

1^{er} PARTIE – Le braquage

Jeudi 25 octobre 2007, 08 h 55.

Je soufflais pour me donner du courage car il faisait franchement froid. J'avais beau jongler comme un malade, rien n'y faisait, je me caillais. Il est vrai que ce n'était pas le moment le plus propice pour jongler devant la Bourges-Bank du centre de Gones-Ville, m'offrant ainsi à tous les courants d'air. La grande place était animée, les feuilles volaient, donnant ainsi un petit air d'automne. L'agitation du marché grandissait, les bouchers, les poissonniers et autres vendeurs ambulants aménageaient leurs étalages de commerce, leurs gestes réglés comme un ballet. Ils sentaient encore le café. Ils s'animaient de toutes parts, ignorant la température d'un degré centigrade qu'il faisait sur cette place.

Finalement, je prenais plaisir à envoyer ces foutues balles en l'air, les rattraper et les rejeter pour qu'elles ne forment plus que des arabesques tricolores. Des passants ou touristes matinaux me laissaient un pourboire dans l'assiette creuse que j'avais pris soin de poser devant la porte de cette banque. Je remerciais vivement les personnes généreuses en leur offrant mes plus beaux tours de jongles. Je criais tel un forain pour que les passants soient encore plus généreux. Mon souffle laissait sa trace devant mon visage dissimulé sous un masque. Je dégageais un sentiment de souffrance, j'offrais le spectacle médiéval d'un homme obligé de se rabaisser en une sorte de Joker troubadour pour « jouir » de la mendicité. Un homme qui s'exprimait par son habileté en ayant choisi un langage manuel. Un homme qui avait, apparemment, souffert d'une vie de chien.

En général, j'avais pour habitude de frimer, mais là, je ne faisais pas trop le